

La mémoire de la forêt

C.M. Deloup

**La mémoire
de la forêt**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08579-1

Paris

« Ayant lu les mêmes livres et médité sur les mêmes questions, ils s’empressaient maintenant de désigner par leurs noms les endroits qu’ils voyaient à leurs pieds et de les écraser sous le poids d’une documentation relative aux armées et aux flottes, aux partis politiques, aux populations indigènes, aux richesses minérales [...]. »

V. Woolf. La traversée des apparences

15 m², des murs blancs, boursoufflés, et une minuscule fenêtre pour seul horizon. Étudier à Paris manque vraiment de place. Alma manque de place, physiquement pour commencer. Son imagination, aussi, manque de place. Elle était dans l’âge où l’on se cherche : qui l’on est, ce que l’on veut faire après ses études, est-ce que les études en question servent à quelque chose... Alors elle se cherchait, à s’épuiser. Et elle ne trouvait pas grand-chose. On ne trouve rien sans imagination. Toutes les images, qui faisaient d’elle celle qu’elle était, étaient bloquées, là, quelque part au sein d’une famille qui se taisait et d’un environnement trop étriqué.

Alma Longmesnil étudiait la géographie à l’Institut de Géographie de Paris. Pour comprendre le

vaste monde, avait-elle dit à sa famille, ainsi qu'à Pauline et à Guillaume, ses amis de lycée. Comme beaucoup d'étudiants, elle logeait dans une chambre de bonne, pas très loin de l'Institut. Et cette chambre là, c'était vraiment une chambre ; sauf que dedans, il y avait la cuisine, la douche et les toilettes en plus. Le vaste monde s'étudiait donc après la cour où on stockait les poubelles, au sixième étage sans ascenseur. C'est ici qu'Alma s'y abandonnait, depuis un lit, dans une petite pièce mal éclairée qui sentait tour à tour les toilettes, le gel douche ou la friture de steak.

Pour tenter de pallier à sa situation un peu morne, elle avait affiché partout dans sa chambre des photos, des posters, une carte du monde immense et une multitude de dessins dont une liane qui montait, traversait toute la feuille et en sortait, poursuivant sa course hors cadre. Celui-là était son préféré. Tout, chez elle, était couvert d'échappatoires imagés. Il y avait également cette citation, réécrite le plus gros possible sur un petit bout de papier canson. *Les sommes nocturnes révèlent la somme des mystères des hommes.* Cette citation lui plaisait. Elle se le répétait souvent, à voix basse, comme une prière. C'étaient donc des murs chargés. Un décorateur d'intérieur aurait plutôt proposé de les peindre en blanc et de mettre des miroirs, mais Alma n'était pas décoratrice d'intérieur, et cette profusion d'images venues d'ailleurs lui plaisait. Sa chambre ressemblait donc plus à un réduit d'archiviste encombré qu'à autre chose. C'était dans cette ambiance

confinée qu'elle rêvait et qu'elle dévorait ses livres de géographie qui s'empilaient partout, ajoutant une note universitaire au bazar ambiant. Puisque sa fenêtre donnait sur des toits gris, qui faisaient rêver tous ceux qui avaient d'autres horizons que la concurrence de ces toits avec le ciel couvert, elle avait décidé que ses images et ses livres lui permettraient de percer tout ça.

La bibliothèque de l'Institut de Géographie avait été, dès son arrivée, son repère. Elle arpentait tous les rayons pour accumuler les connaissances à retranscrire dans ses compositions et ses dossiers de recherche. La pièce de lecture, elle la connaissait par cœur : les tables centrales, les étagères collées aux quatre murs qui montent jusqu'au plafond. Les livres d'Alma étaient ceux des deux premiers rayons. Monographies, géographie du développement, géomorphologie, écologie, tout passait devant ses yeux au fur et à mesure des cours, et tout était enregistré dans son cerveau. Les semaines s'écoulaient et Alma devenait l'encyclopédie vivante des autres étudiants. Myriam, Louise, Horace, Arthur et tous les autres la regardaient un peu comme un animal curieux mais malgré tout sympathique, et surtout très utile.

Sa vie à l'université, elle s'en accommodait. Ou, plutôt, elle tentait de se faire une raison alors que son confort de taille restreinte l'étouffait de plus en plus. Se disputait en elle, dans ces moments-là, deux envies contradictoires : être ailleurs, et rester

ici pour étudier cet ailleurs. Aussi, comme elle considérait ne pas avoir d'autres choix, elle avait choisi la deuxième option. Elle étudiait donc comme une folle. Elle avait un besoin sans fin de connaissances. Elle s'y perdait corps et âme, et avait parfois l'impression d'avoir le savoir de deux personnes. Dans son cerveau se percutaient des connaissances de natures diverses qu'elle ne parvenait pas à assembler. Elle voulait percer tous les secrets de chaque question qui venait à elle. L'implication de l'industrie dans les cultures irriguées du fleuve Niger, les chemins migratoires du Sahel à la Méditerranée, la récupération de terrains agricoles lessivés et devenus arides... Mais que savait-elle d'une soirée dans le désert, de la couleur de la fertilité d'un bord de fleuve ou même de la vie des autres. Son cerveau travaillait avec une hâte effrénée, les éléments lui arrivaient en désordre. *Déforestation... front pionnier... expansion du couvert forestier... favoriser l'agro-écologie... sauvegarder la biodiversité forestière... le sensoriel et le cognitif... droit des peuples à disposer d'eux-mêmes... ingérence écologique... Gérer, laissez faire, protéger, administrer, diriger, défendre, préserver, oublier, abandonner...* Elle tournait en boucle des heures, lisait frénétiquement tous les livres qui lui tombaient sous la main et qui avaient, de près ou de loin, un rapport avec sa question initiale. Elle y pensait jour et nuit, jusqu'à ce qu'elle puisse enfin tirer les choses au clair. Mais elle n'y parvenait pas toujours. Alors, les jours et les nuits se succédaient et

Alma semblait dans la détresse la plus profonde. Plus rien n'existait autour d'elle. Elle ignorait les coups de téléphone ou toute autre sollicitation ; elle ignorait le monde. Une douleur sournoise s'installait. Elle ne vivait plus que pour trouver, faisant et défaisant les argumentaires jusqu'à ce que le nœud se défasse. Là, était le dénouement positif. Mais cela pouvait aussi mal se passer. Alma s'enfonçait alors dans des profondeurs anxieuses, là où plus rien n'arrive. Rien sauf le vide qui s'installe. Elle mettait plusieurs heures à revenir de cet état. Plus rien ni personne ne trouvait grâce à ses yeux ou ne l'intéressait, elle-même comprise. Elle ne ressentait rien, ne s'intéressait plus à rien. Son cerveau débordait d'un savoir dont elle ne se souvenait même plus l'origine, et l'apathie la gagnait. Elle n'avait jamais eu à l'esprit de se dire qu'elle trouverait plus tard. Que certaines questions, particulièrement les plus profondes, les plus complexes, les plus mouvantes, demandaient du temps. Parfois des dizaines d'années. Parfois plusieurs vies.

Cela faisait trois ans qu'Alma vivait ainsi, de moments intenses d'apprentissage en éclats incontrôlés, jusqu'aux instants de vide complet. Ce n'est pas ainsi qu'on voyage, fusse-t-on entourée des meilleures échappatoires imaginées du monde.

On était, ce soir-là, peu de temps avant les vacances de Noël. Les rues de Paris scintillaient, les étudiants frétilaient. Le jeudi soir, il fallait sortir ; c'était la soirée des étudiants. Alors, comme souvent, il fut décidé d'aller boire un verre au Distinct. Pour Alma, ça allait être *encore une de ces soirées qui n'en finit pas, dans un pub bondé, où s'asseoir relève de l'acrobatie, et où mon espace vital est réduit à ma simple enveloppe corporelle*. Oui, arriver à dix dans un pub déjà plein, c'est compliqué. Si on ajoute à ça le cerveau bouillonnant d'Alma, la complication augmente encore. Mais il fallait sortir. Alors, c'est le cerveau en ébullition, incapable de se concentrer sur la moindre chose, et en traînant des pieds, qu'Alma se joignit au groupe. Pour sortir. Pour s'aérer. C'est ce qu'elle se dit.

Une heure, puis deux et trois..., le temps n'en finissait pas. Elle ne parvenait pas à poser la moindre de ses idées, tout tournait en boucle. C'était un mélange confus de ce qu'elle avait appris dans la journée et des conversations qui lui demandaient un effort important, et puis des gens eux-même qui lui échappaient complètement. Elle voulait dormir. *Il n'y a que la nuit qui puisse calmer cette folie. Alors pourquoi tu t'entêtes à sortir avec des gens avec qui tu ne sais de toute façon pas discuter. Tu es une idiote, Alma Longmesnil*. Sortir, oui, pour quoi faire ? Pour garder du lien social, peut-être. Cette injonction de sociabilité ne lui plaisait pourtant pas, elle n'aimait pas se plier aux règles du groupe.

Seule, au milieu des autres, elle s'enfonçait à l'intérieur d'elle-même. *Je n'arrive à me raccrocher à aucune des conversations qu'ils entreprennent. Déjà, pour commencer, je n'entends pas la moitié de ce qui se dit. Ensuite, rien n'est intéressant : les profs, les autres élèves, le vin... Allez, je rentre.*

« Tu t'en vas déjà ? », lança joyeusement Naïma

Naïma, c'était la personne avec qui elle s'entendait le mieux. Mais elle, elle avait l'intelligence de groupe qui faisait défaut à Alma.

« Oui, je suis fatiguée, et puis je dois terminer deux/trois choses.

– Je comprends, il y a beaucoup trop de bruit ici. Si ça te dit, demain c'est vendredi, on peut aller à l'Inesperado avec Alice et Yanis, c'est quand même bien plus sympa. »

L'Inesperado était plus loin de chez elle, mais en effet, bien plus sympathique. Et puis la perspective d'être en plus petit comité lui convenait davantage. Elle accepta.

La journée du vendredi se passa comme toutes les autres. Un petit-déjeuner, café-céréales, à contempler ses images, son uniforme habituel : un pull beige, un jean et des boots de motard qui donnaient à sa silhouette gracile une drôle d'allure. Puis c'était l'amphithéâtre, la bibliothèque, les gens qui passent en bandes rieuses, les attroupements qui philosophent. Alma aimait ça, l'effervescence

intellectuelle collective. Enfin, elle aimait surtout l'observer, car elle restait bien souvent seule.

Elle n'était pas de ces personnes qui vivent au travers de relations amicales vécues comme indispensables, ou comme préalables à l'existence. Elle allait au restaurant seule, au café seule, au cinéma seule également. Il lui semblait que la solitude lui convenait, tant qu'elle ne la subissait pas. Et elle la ponctuait d'amitiés solides, bien que lointaines, ou d'amitiés passagères, mais agréables. Elle pouvait donc compter parmi ses amis Pauline et Guillaume, les fidèles du lycée, partis suivre d'autres routes mais toujours présents, ainsi que quelques relations universitaires qui n'exigeaient pas trop d'elle. Elle avait ainsi pris l'habitude de manger le midi avec Naïma et Yanis, un garçon jovial qui était occupé sans arrêt. Elle connaissait un peu moins Alice, une fille de pâtissier discrète et qui mangeait souvent chez elle. Mais elle n'était jamais sortie avec eux. Il faut dire qu'elle n'avait jamais rien proposé non plus.

A l'Inesperado, les trois filles s'attablèrent à une table placée dans un coin. Alice et Alma sur la banquette, Naïma en face.

« Si Yanis n'est pas là, c'est qu'il sera en retard », dit Naïma, « On commande ? J'ai envie d'un Martini. »

Alma admirait la façon dont Naïma affirmait chacune de ses phrases. Naïma n'aurait, par exemple, jamais répondu « la même chose » à un

serveur venu prendre la commande. Elle évitait ainsi toutes les bières blondes fades de la planète.

Entre deux planches de charcuterie, le serveur claironna un « Je suis à vous tout de suite » qui lança les hostilités du « qui prend quoi ». S'en suivit la lecture d'une carte aussi fournie qu'elle faisait envie, puis le serveur qui revint avec un jovial : « Je vous écoute, mesdames. » Chargée de la commande, Alma énuméra :

« Un mojito, un daiquiri et un Martini s'il vous plaît.

– Vous avez prévu quoi pour ces vacances ? demanda Alice.

– Noël avec la famille paternelle, répondit Naïma

– La même chose pour moi. Je crois qu'on est beaucoup à avoir le même programme, dit Alma

– Pas moi, répondit Alice, mes parents vont encore travailler, et ils seront trop crevés pour fêter quoique ce soit ; alors cette année, j'ai décidé que je partais là où on fête vraiment Noël, je vais à Berlin.

– Toute seule ?! »

Naïma et Alma firent retentir d'une même voix un brusque étonnement. Alice ramena le calme face aux deux filles pour qui Noël représentait la quintessence du sacré.

« Non pas vraiment, j'ai des amis là-bas.

– Quand même, tu as de la chance, dit Alma, moi je passe mon temps à rêver de partir et j'ai